



L'ours noir

DESTRUCTEUR DE L'ORIGNAL *par Harry Bernard*

Que l'ours de nos forêts s'attaque à l'orignal, le dévore et contribue à la destruction graduelle de l'espèce, la preuve est faite depuis longtemps. J'ai raconté dans quelles circonstances, l'été dernier, il me fut donné de voir l'épilogue d'un drame qui avait coûté la vie à un orignal d'environ deux ans, pouvant peser 600 livres. (1) Comme me l'expliqua le guide Édouard Lemieux, qui m'accompagnait dans ma randonnée en Haute-Mauricie, l'ours habituellement un mâle puissant, fond sur l'orignal quand il est à demi submergé au bord d'un lac, à la recherche des plantes aquatiques dont il se nourrit. Il l'égorge de ses crocs, l'éventre de ses griffes, le traîne ensuite sur la berge pour le déguster à loisir.

Il festoiera ainsi pendant des jours, sans que le rebute la lente putréfaction de sa victime. Il aime la viande avancée, le poisson à demi pourri. Il est d'ailleurs pourvu d'un estomac formidable, qui lui permet de digérer avec une égale facilité les fourmis qu'il découvre dans les souches rongées par les intempéries, les baies des sous-bois, les petits quadrupèdes qui lui tombent sous la patte, aussi bien que la graisse et la mélasse volées dans un camp, le cochon attrapé derrière les bâtiments d'un colon, la charogne dont il se délecte. Il est l'animal le plus omnivore de notre faune.

Il pleuvait à boire debout quand nous aperçûmes notre squelette d'orignal, ce qui nous priva d'une photographie qui eût été d'un extrême intérêt. Pendant une heure au moins, le guide ne cessa de pester contre les ours destructeurs de gibier.

—Personne, disait-il, ne s'occupe de les poursuivre en forêt, ni les Indiens ni les blancs, parce qu'ils n'y trouvent aucun profit. Les sauvages en tuent un de temps à autre, s'il est à portée de carabine, et ils le mangent. Les blancs, eux, ne sont pas friands de sa chair, assez

coriace et très grasse, dangereuse aussi, à cause d'une sorte de ver qui s'y loge et qui peut donner des maladies. S'il y avait pour la destruction de l'ours une prime raisonnable, les gens des bois s'occuperaient de le chasser, et un plus grand nombre d'originaux se réchapperaient chaque année.

—On tue pourtant les ours, on les prend au piège, autour des camps de bûcherons ?

—On les tue pour s'en débarrasser, parce qu'ils viennent fouiller et manger dans les fosses à déchets, la nuit. Les chiens les sentent et jappent, les hommes se réveillent et sacrent, et c'est à qui abattra son ours pour avoir la paix. Mais personne ne prend le bois, de façon générale, pour faire la guerre aux ours. On y perdrait son temps et

passâmes la soirée à vernaililler comme on dit, pour prendre vers minuit et demi le train attendu à minuit. A La Tuque, ville moderne et propre, nous avions l'air un peu sot avec notre bagage et nos barbes de huit jours près, et décidâmes de regagner le poste du Lac Brown, au nord de la Mattawin, puis celui du Lac des Chiennes, à vingt-six milles plus loin. La route rouge abonde au Lac Brown, la grise et la rouge aux Chiennes, et nous nous promettions de ne pas perdre notre temps. Comme nous n'avions plus d'auto, ayant renvoyé la nôtre aux Grandes-Piles par un chauffeur de la compagnie Crête, au temps où nous comptions faire notre traversée en dix jours, nous nous mîmes à errer dans les rues, en quête d'un moyen de transport.

Nous ne cherchâmes pas long temps. L'un de nous repéra un camion de la Consolidated Paper Corporation, qui devait partir dans une couple d'heures pour le Brown, et le chauffeur nous accepta comme compagnons. Le véhicule était chargé de cinq tonnes d'essence contenue dans des barils d'acier, et quelques centaines de livres additionnelles ne comptaient pas. Dans les côtes impossibles dont se compose aux trois-quarts la route du Lac Brown, le camion avançait pouce par pouce, attelé sur le boeuf, comme il sied de dire en langage forestier. Le boeuf est à toute épreuve. Aucune montée ne saurait l'arrêter.

Le lundi, les bûcherons retournant aux Chiennes, où les opérations forestières commençaient, je rencontrai dans la cour le sous-entrepreneur Lorenzo Bordeleau, que je connaissais depuis plusieurs années. Après les salutations d'usage, le récit en bref de nos aventures récentes, Bordeleau me raconta que trois de ses hommes avaient eu une fière peur, quelques jours auparavant.

Ils travaillaient à l'ouverture d'un chemin, à quelques milles du poste des Chiennes, et s'étaient ten-



Le poste du lac Brown, vu du lac.

son argent, car les pièges et les armes ne s'achètent pas avec des prières.

Le guide raconte alors qu'il avait vu un ours, quelques années auparavant, s'attaquer à un orignal de quelques mois, en plein jour, sous le nez de sa mère. Il lui avait sauté dessus sans cérémonie et sans plus se préoccuper de la femelle que si elle avait été à une lieue. Celle-ci avait défendu son petit pendant plus d'une heure, jusqu'à épuisement. A la fin, l'ours avait proprement tué sa victime et l'avait emportée.

Notre voyage en canot se termina par notre arrivée à Sanmaur, où se trouve l'un des principaux postes de la Brown Corporation, compagnie papetière, à quelque 80 milles au nord-ouest de La Tuque. Nous y

(1) Cf. 150 milles en canot, en Haute-Mauricie, Chasse et Pêche, mai 1949.

tés près d'un lac. Un matin, comme ils préparaient leur déjeuner, ils virent soudain rouler vers eux, à une vitesse vertigineuse, un bolide poilu qui se composait d'un ours, d'une femelle d'orignal et de son veau, et faisait un tapage de tous les diables.

La masse des trois bêtes se dirigeait en droite ligne vers les terrassiers, mais elle obliqua à un moment, sans raison apparente, et s'alla jeter dans le lac, où la bataille continua. Naturellement, elle se termina par la mort du jeune orignal. Celui-ci avait été attaqué par l'ours, et la mère l'avait défendu au risque de sa vie, dans un véritable corps-à-corps. Une fois de plus, la famille des orignaux était réduite d'une unité.

Les scènes de cette sorte, voulues par la double loi de la lutte pour l'existence et de la survie des plus aptes, se répètent à l'infini dans les profondeurs des bois. L'équilibre des forces l'exige, et il n'en résulterait aucun inconvénient dans une nature inviolée. Mais dans la forêt fréquentée par l'homme, qui ajoute ses déprédations à celles des grands carnassiers, cet état de choses ne peut pas ne pas compromettre le maintien de certaines espèces, décimées par des ennemis autres que naturels. L'homme tuant l'orignal en même temps que l'ours et le loup, le jour est à prévoir où disparaîtra le cervidé unique qu'est l'élan d'Amérique ou orignal, roi de la forêt laurentienne. Si l'homme contribue à détruire, il importe qu'il aide à conserver par les moyens que suggèrent la science, l'étude et l'expérience.

Il circule à propos de l'ours noir ou brun, qui sont de même lignée—la différence de coloration étant l'affaire de pigmentation—un nombre incroyable de faussetés, de préjugés et de légendes. Ces histoires d'hommes attaqués ou poursuivis par des ours, d'enfants dévorés, d'ours s'introduisant dans les locaux où dorment des chasseurs, sont des contes à dormir debout. Comme le loup, l'ours n'est dangereux qu'en défense, quand il est attaqué ou se croit en danger, et que s'imposent à lui les réflexes visant à préserver sa peau ou celle de ses jeunes.

De sa nature, l'ours est extrêmement craintif et timide. Il est myope, distingue mal les objets à distance, mais il est servi par une oreille très sensible et vous entend venir à un mille. Dans un chemin de portage, au plus creux de la fo-

rêt, il est infiniment rare qu'on rencontre un ours. Il peut y en avoir deux ou trois autour de vous, cachés dans les fourrés, qui vous regardent passer, car l'animal est curieux comme une commère et ne veut rien ignorer des événements autour de lui. La nuit, il s'approche des camps, s'emparera de poissons accrochés à un arbre, de vivres laissés à traîner mais il se tiendra loin d'une tente où ronflent des humains.

Au vrai, il n'y a aucun danger à circuler en forêt, même sans armes. Ni de la part des loups, ni de celle des ours. Pourquoi alors, quand nous partons, apportons-nous habituellement un revolver ou une carabine, ou les deux ? Pour n'être pas pris au dépourvu. Vous enjambez un corps mort, un arbre renversé en travers d'un sentier, et pouvez tomber entre les pattes d'un ours endormi derrière, qui ne vous



Cet ours fureteur a été abattu au poste du Chapeau de Paille, à 41 milles à l'ouest de la rivière Saint-Maurice, en pleine forêt. En avant, à droite, M. Agénor Dubois, de Verdun; derrière lui l'auteur.

a pas entendu venir. Il se dresse pour livrer bataille, croyant à tort ou à raison que vous vous le représentez transformé en descente de lit. Il va défendre sa vie et il importe que vous puissiez défendre la vôtre. Une arme est alors utile, à la condition de savoir s'en servir, et vite. Une aventure du genre est toujours possible.

Une femelle accompagnée d'oursons offre-t-elle plus de danger qu'un mâle ? Oui et non. Naturellement, la mère a l'instinct de défendre ses jeunes et elle ne faillira pas à ce devoir, si les circonstances l'y obligent. Que vous vous trouviez en présence d'une ourse et de sa famille, qu'arrive-t-il habituellement ? La mère déguerpit, aussi vite que ses pattes le permettent et les petits grimpent dans un arbre.

Ils n'en restent pas là, mais ils se retournent, avec son approbation. Ne vous avisez pas de couper l'arbre pour capturer les oursons, ou de les molester de quelque manière. Ils se mettraient à crier et pleurnicher et la mère furieuse, cachée dans un taillis, derrière un pan de rocher, accourrait rapidement à leur secours. Il ne serait pas bon alors de se trouver à portée de ses formidables pattes de devant, qui peuvent expédier un homme dans l'autre monde en quelques secondes.

L'ours est-il lourdeau, pataud, lent à se remuer, comme le peuvent faire supposer son poids et sa corpulence ? Si vous le croyez, vous êtes victime d'une illusion. L'animal est au contraire agile et rapide, plus rapide que ne le croient la majorité des gens. En automobile, il m'est arrivé d'en apercevoir un sur ma route et d'appuyer brusquement sur l'accélérateur, pour connaître

ses réactions. Il aurait pu disparaître d'un saut dans la forêt, mais j'ai préféré courir devant la voiture, à une vitesse de vingt-cinq milles à l'heure. Il disparut à un tournant qui m'obligeait à appliquer les freins. D'autres me disent qu'ils ont ainsi suivi des ours à quarante milles à l'heure, mais je n'ai pas été à même de vérifier.

En plein bois, il est rare qu'on entende marcher un ours qu'une branche morte ou une brindille craque où il met le pied. Il peut y en avoir une demi-douzaine à vingt pas, cachés par les broussailles, qui vaquent à leurs affaires sans que vous puissiez de quelque façon soupçonner leur proximité. A quel point cette particularité de l'animal de se déplacer sans qu'aucun bruit ne le trahisse ? J'en parlai un jour à

Lemieux, qui me répondit à peu près ceci:

—Que l'ours soit plus silencieux dans le bois qu'une autre bête sauvage, c'est vrai et ce n'est pas vrai. Il faut savoir que l'animal, vivant de chasse continuelle, passe sa vie dans un territoire donné. Il ne le quitte jamais, à moins d'en être expulsé, disons par le feu, ou par la rareté subite de la nourriture. Dans son domaine, il a ses sentiers, comme l'homme a les siens pour circuler en forêt. Mais il est rusé, il ne doit pas effaroucher sa proie, et il met toujours le pied au même endroit au cours de ses tournées, dans le secteur qui lui est familier. Les branches mortes qui avaient à craquer ont craqué une fois sur son passage, et c'est fini. L'ours mettra dès lors le pied dans sa trace et il n'en dévie pas. Si un ours se trouvait transporté, du jour au lendemain, dans un territoire nouveau pour lui, il y ferait probablement autant de tapage qu'un autre animal, mais sûrement moins que l'homme, qui n'a pas aussi poussé que lui l'instinct de conservation.

On sait que l'ours est un hibernant. Il dort l'hiver dans une caverne, ou enfoui dans un trou, sous les racines protectrices d'un arbre à demi renversé. Il ne sommeille pas profondément, s'éveille même à la moindre alerte. C'est pendant cette période d'hibernation que la femelle met bas, entre les mois de janvier et mars. Sa famille se compose d'un à quatre rejetons, mais plus habituellement de deux. Ils arrivent en ce monde presque nus, sans dents, les yeux fermés comme ceux de chatons domestiques ou de lapereaux.

Détail assez curieux, l'ours est de nos animaux celui dont les enfants sont les plus petits à la naissance, eu égard au poids de la mère. Un ours noir pèse de 200 à 400 livres, à l'âge adulte. Or, un ourson nouveau-né pèse de huit à dix-huit onces. Il n'est guère, en somme, plus gros qu'un rat. Pourquoi ce caprice de la nature? Il n'y a pas là caprice, mais prévoyance. Si l'ourson ne mange pas durant l'hibernation, ses jeunes ne peuvent comme elle se passer de nourriture. Elle les allaite donc au moment où elle ne se nourrit pas elle-même, ce qui serait impossible s'il lui fallait fournir à chacun des repas abondants, proportionnés à une taille exigente.

Harry BERNARD



Je fus très surpris de voir votre revue sur les comptoirs de nos magasins. Vous devriez faire parvenir un mot d'avertissement à tous les amateurs de pêche...

Quand j'ai acheté ce magazine jeudi dernier, je venais justement de dire à ma femme que j'aimerais recevoir une publication de ce genre et qu'il était regrettable qu'une population de quatre millions de Canadiens-français n'ait pas sa propre revue de chasse et de pêche. Je ne peux que vous remercier infiniment et vous envoyer mon chèque. Je ferai tout mon possible pour que cette revue vive et prospère.

Avant mon déjeuner, j'ai fait le voyage de 150 milles en canot en Haute-Mauricie. Rien de mieux pour nous bien préparer à une bonne journée de travail. Je vous écris tout cela parce que "Chasse et Pêche" me fait réellement plaisir.

Louis-Jos. Gaudreault,
100 rue Dubuc,
Chicoutimi.

Nous ne compterons jamais assez de bons amis comme vous grâce auxquels le succès de la revue est assuré s'ils persévèrent. — L'Éditeur.

Il n'y a pas que dans les rivières et dans les lacs que "ça mord" car au moment où j'allais vous écrire un petit enthousiaste (si je savais lequel au moins) a pêché votre revue dans ma salle d'attente et, content de sa capture, il l'a emportée chez lui. J'en suis ravi car c'est peut-être la meilleure pêche de sa vie. Mais avant ce "rant" permettez-moi de vous dire que dans mon anti-chambre plusieurs revues intéressantes sont à la disposition de ma clientèle. Dès la réception de "Chasse et Pêche", je me suis empressé de la joindre aux autres. Vous serez flatté d'apprendre que sur dix clients qui ont goûté le confort de ma chaise (hum!) sept m'ont mentionné qu'ils avaient jeté un coup d'oeil rapide sur "Chasse et Pêche" et qu'ils se proposaient de devenir des lecteurs de votre revue.

C'est donc l'assurance que votre revue va devenir "la coqueluche des amateurs de chasse et de pêche"...

Dr Gaston Demers, dentiste,
rue St-Hubert,
Montréal.

Souhaitons que tous les dentistes mettent à la disposition de leur clientèle notre revue et merci au Dr Demers. — L'Éditeur.

Je vous remercie de m'avoir envoyé le premier numéro de votre revue naissante et je suis heureux de vous retourner mon abonnement.

Je ferai mon possible pour diffuser "Chasse et Pêche". La publication arri-

ve à son heure et fera du bien. Elle teindra pas et ne convertira pas : conservation le braconnier, fils de père braconnier. Ceux-là ne sont des "hiseux" et braconnement de père en fils, par stasisme et plaisir d'être marge des lois. Il leur faut, à cet l'application rigoureuse et sans ent-

de la loi. Votre revue éveillera "peut-être" instinct de conservation chez un nombre de braconniers en collet blanc en bottes de \$45.00 qui se croient dessus des lois.

Persévérance et longue vie à votre vue. "Bemex! Bemex!" il en restera jours quelque chose".

J.-Philippe Cyr, curé
Cabano, Témiscoua

Nous prêcherons — et pas tou dans le désert — dans l'espoir d'o des conversions. Nous invoquerons Pierre qui, d'après les évangiles, n'a toujours été chanceux à la pêche. Merci à vous, monsieur le curé. — L'leur.

• • •
Votre revue m'a frappé... J'ai que c'était une traduction de revue américaine, j'ai hésité, puis je me suis dé... Vous avez donc un abonn plus. Faites donc vendre votre r dans les magasins d'articles de sport

Etant chez moi le dimanche, je p notre fillette de 14 mois pendant mon épouse est en promenade. plaisir, à moi, c'est la lecture et sports en général... Comme pêcheur suis plutôt un novice. Toutefois, déjà pris un maskinongé de 26 livres la trôle quand je n'avais que dix J'avais pris ce poisson avec un cor moins sur une bobine de bois... encore cette photo, sur laquelle H aussi mon père qui était un vrai cheur, lui. Cette pêche avait été sur le lac Saint-François, en face de vière-Boudette. Cette photo, je l'avant moi et c'est un souvenir très cieux puisque c'est l'une des seules laquelle figure mon père, décédé en pendant que j'étais dans l'aviation, tre-mer, à titre de navigateur.

Après vous avoir raconté tout cel regarde la photo et je me sens m C'est ce que fait une bonne revue.

Maurice Bourdon,
3519 rue Sheppard,
Montréal.

• • •
Votre lettre est touchante et le leur que vous a apporté notre r nous console de nombreuses peines, plus magnifique récompense que puissions souhaiter c'est qu'elle partager à d'autres des consolations si profondes. — L'Éditeur.